

# Diagnostic

Ce diagnostic se divise en trois parties. D'abord une approche fondamentale de ce qu'est l'économie en anthropologie, puis les déviations qui ont abouti à l'impasse actuelle et enfin les pistes de solutions.

## I L'économie en anthropologie

Tout groupe d'êtres humains a au départ une raison d'être et organise dans ce but les apports de chacun et rend complémentaires les différentes énergies individuelles. Cette organisation a été improprement appelée troc en supposant une simultanéité du don et du contre-don qui n'a jamais été systématique. Le don et le contre-don existent dès la création du groupe (couple, association ou tribu) mais ils ne sont que très rarement simultanés. L'anthropologue et professeur au Collège de France Marcel Mauss a parfaitement expliqué que le don entraînait le contre-don et que le « donner-recevoir-rendre » était au service du lien social et qu'il le nourrissait. Mauss a développé que le don et le contre-don était ce qu'il a appelé un « fait social total » à dimensions culturelle, économique, religieuse, symbolique et juridique et qu'il ne pouvait être réduit à l'une ou à l'autre de ses dimensions. Mais quand la taille du groupe devient importante, la détection des profiteurs et des tire-au-flanc devient difficile et rend obligatoire la simultanéité du contre-don. L'origine de la monnaie est cette invention du contre-don simultané. Par sa facilité d'usage la monnaie est devenue le regard que le groupe utilise pour isoler les richesses échangées contre de la monnaie dans le fatras des productions. C'est parce qu'une production trouve acheteur qu'elle est reconnue comme richesse et non comme embarras ou déchet. Toutes les fonctions de la monnaie décrites depuis l'antiquité, réserve de valeur, unité de compte et intermédiaire des échanges, découlent toutes de ce que **la monnaie est l'étalon culturel de la richesse**. C'est l'énergie du groupe, l'énergie sociale, quand le travail est l'énergie individuelle. La monnaie est reconnaissance par le groupe du travail individuel. Toutes les querelles autour de la monnaie viennent de la difficulté à marier la notion de richesse qui est un regard dynamique essentiel au lien social avec la notion d'étalonnage qui est arithmétique et avec la notion de culture qui est sociologique. Toutes les incompréhensions viennent de simplifications excessives et contradictoires.

## II Les déviations

Le XX<sup>e</sup> siècle, sous impulsion anglo-saxonne commerçante, a fait croire que l'augmentation de la production était une augmentation de richesse, et que l'augmentation des échanges commerciaux était aussi une augmentation de richesse. Tout a été fait pour que l'on croie à ces deux erreurs, à commencer par la diffusion de l'idée que ces augmentations de richesses permettaient de moins travailler, ce qui a beaucoup plu aux peuples latins. La richesse n'étant qu'un regard, la propagande a remplacé une démonstration inexistante.

Pour faire croire que la croissance du commerce était augmentation de richesse on a additionné tous les échanges dans une zone donnée en appelant finement cette addition d'échanges « gross domestic product » servilement traduit en français par « produit intérieur brut ». En se servant à tous propos de pourcentages du PIB comme d'une ressource ou de son augmentation comme d'une victoire, on a instillé dans les esprits que le commerce était en soi une richesse et que son développement était « la » croissance, alors que le commerce n'est que l'intermédiaire qui se

fait payer pour mettre en relation producteurs et consommateurs. A la méthode Coué, d'une dépense on a fait une richesse, d'un emploi on a fait une ressource. Comme cela ne marche évidemment pas on a nommé ce ratage, la crise, et on a fait de la fuite en avant en cherchant de nouveaux marchés, en inventant la concurrence, l'austérité et le nouvel esclavage dans l'espace qu'est la mondialisation.

Pour faire croire que l'augmentation de la production était augmentation de richesse on a simplement fabriqué du contre-don. Plus on fabriquait de la monnaie plus on faisait croire que les productions étaient des richesses sans que personne ne s'appauvrisse pour le reconnaître. Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, par cette inflation dans son vrai sens, on a sans arrêt dévalué toutes les monnaies par rapport à l'or. Dans les années 70 on a même cassé le thermomètre en déconnectant les monnaies de l'or et l'erreur est devenue encore moins facilement perceptible. Les monnaies, n'étant dorénavant liées ni au travail humain utile qu'étaient le don et le contre-don ni à l'or, ne sont plus limitées dans leur fabrication et elles se sont donc toutes totalement dévaluées. Aujourd'hui les monnaies ne valent plus rien. Il n'y a que les peuples qui ne le savent pas. On a oublié que la monnaie n'était une énergie que parce qu'elle était contre-don d'un travail utile. Elle était et n'est plus stockage de travail humain. Pour retarder cette prise de conscience on a remplacé la coopération par la concurrence et seul le désir de ne pas mourir le premier empêche une flambée générale des prix. Pour que la fausse monnaie soit utilisée et pour que les productions continuent à être reconnues comme richesses, elle est prêtée à tout va en créant un nouvel esclavage, l'esclavage dans le temps qu'est la dette.

### **Les acteurs des déviations**

Pour arriver à un tel imbroglio il a fallu que plusieurs corps s'agrègent pour que la propagande soit malheureusement convaincante.

Les banques créent la monnaie. Elles ont d'abord détourné le pouvoir régalien de battre monnaie puis l'ont confisqué aux Etats-Unis en 1913 par la création de la FED et en Europe par le traité de Maastricht et le passage à l'euro. Cœur du système, les banques l'ont créé et l'entraîneront dans leur chute. C'est la bête de la mer de l'Apocalypse « Et toute la terre était dans l'admiration derrière la bête ».

Les medias et leur propriétaire, la publicité, prennent au peuple la monnaie nécessaire à lui faire croire par le plaisir qu'il est possible d'être heureux sans vision. C'est la bête de la terre de l'Apocalypse, celle qui « faisait que la terre et ses habitants adoraient la première bête ». « Elle séduisait les habitants de la terre par les prodiges qu'il lui était donné d'opérer ».

Les multinationales et la science économique donnent au peuple de quoi survivre et payer la publicité. On a inventé la science économique qui a remplacé le bon sens par une logorrhée déguisée en mathématique et qui a délivré des diplômes sanctionnant les étudiants qui avaient répété sans comprendre tout ce qu'on leur avait embecqué. La science économique cherche sans succès à démontrer qu'il y a des solutions hors bon sens. Elle est la référence officielle nobélisée des deux erreurs sur l'augmentation de la richesse par l'augmentation de la production et par l'augmentation des échanges. La science économique a envahi les multinationales qui, déconnectées de la réalité ont besoin des banques pour cacher leurs

perdes. Les multinationales font de la cavalerie entre elles pour dégager des bénéfices fictifs. Grâce au principe irréaliste de pérennité de la comptabilité, elles peuvent présenter en toute légalité, des passifs sous-évalués et des actifs surévalués.

La recherche et l'innovation. La recherche récupère de belles intelligences déboussolées et les met au service de qui la paye sans se préoccuper d'où vient l'argent, du vrai but recherché et des deuils que les innovations généreront. La recherche vit dans le cercle fermé « demain paiera et demain c'est l'innovation ».

Les politiques, pour ne pas faire trop travailler au présent les électeurs-consommateurs, veulent faire travailler le passé par l'augmentation de la ponction fiscale, faire travailler le futur par l'augmentation de la dette et faire travailler les autres par la balance commerciale excédentaire. Si la balance commerciale est déficitaire on fera travailler davantage le passé et le futur, c'est-à-dire les électeurs-consommateurs et leurs enfants. On part d'un pays de Cocagne illusoire où l'homme n'aurait plus à travailler mais la partie des peuples encore au travail vit de plus en plus mal de recevoir systématiquement sur la tête le marteau que leurs dirigeants ont envoyé en l'air pour que les électeurs ne se fatiguent pas.

### **Les spectateurs des déviations**

Les peuples changent leurs dirigeants chaque fois qu'ils le peuvent et constatent que tout empire. Mais ils ont été formatés à croire à l'esclavage dans l'espace pour payer moins cher et à l'esclavage dans le temps pour ne même plus se poser la question du « Qui paye ? ». On les a même formatés à limiter dans leur tête l'esclavage au vilain esclavage des gentils noirs par les méchants blancs.

Les intellectuels sont en voie de disparition. Les derniers spécimens comme Michel Onfray disent « Le bateau coule, mourez debout ». D'autres comme Jacques Attali se réfugient dans la logorrhée en fondant tout sur le marché, la démocratie et l'initiative personnelle. Mais comme le marché dit que l'homme ne vaut plus rien alors que la démocratie dit rigoureusement l'inverse, le message « intellectuel » traduit en français n'est que « Débrouille-toi entre moins l'infini et plus l'infini ».

Les Églises par une absence d'analyse incroyable, se sont auto réduites au monde des Bisounours sans vision, sauf une partie de l'Islam qui, sur une lecture littérale du Coran soigneusement éludée, enflamme encore.

### **III Les axes de solutions**

Non par calcul mais par simple sédimentation des médiocrités dans une société sans vision, nous avons construit une société monstrueuse et totalement instable où tout est fondé sur l'esclavage dans l'espace qu'est le mondialisme et sur l'esclavage dans le temps qu'est la dette. Nous assistons même à la querelle désolante bien que de bonne foi entre ceux qui comme l'Union Européenne veulent plus de mondialisation et moins de dettes, et ceux qui comme Mélenchon & Co, veulent plus de dettes et moins de mondialisation.

Il nous faut pourtant répondre à la question dramatique à laquelle nous sommes chaque jour davantage confrontés et qui est de savoir s'il y a un autre moyen que la guerre pour nous

remettre les yeux en face des trous. Y répondre positivement est le devoir des générations actuelles.

La direction pourrait être celle-ci :

1 – Expliquer ce qui se passe à un peuple perdu, anesthésié et étourdi pour lui redonner une vision, le réveiller et le dégorger. Redonner leurs places à la coopération face à la concurrence, aux devoirs face aux droits, au travail face à la dette, à la fraternité face à la solidarité, à la rigueur face au laxisme, au réalisme face au rêve.

2 – Retrouver notre souveraineté pour pouvoir agir.

3 – Ne pas importer plus que ce que nous exportons et fabriquer en France, même plus cher, ce que nous importons sans être capable de le payer. C'est l'esprit de la charte de La Havane et de l'Organisation Internationale du Commerce, mère de la parricide Organisation Mondiale du Commerce. ([https://fr.wikipedia.org/wiki/Charte\\_de\\_La\\_Havane](https://fr.wikipedia.org/wiki/Charte_de_La_Havane) )

Donner par ces décisions conformes à l'O.I.C. mais opposées à l'U.E. et à l'O.M.C., du travail à tous les nationaux qui en demandent, par la création d'entreprises de production à capital mixte public-privé.

4 – Une fois les Français au travail, rééquilibrer petit à petit pour faire payer par le présent ce qui est consommé au présent en renonçant à faire payer le passé par l'impôt et le futur par la dette. Là est évidemment le plus gros problème mais qui ne pourra être abordé que si les trois premiers points sont réalisés.